

Texte : BunZero



DJG © Kelly N Koehler



Karl Moesti

TECHNO / HOUSE

1. KARL MOESTL
'Electric Wood EP'
(Defusion Records)
<http://www.myspace.com/karlmoesmusic>



2. THE MARTINEZ BROTHERS
'Don't No Yet EP'
(Objektivty)
<http://www.myspace.com/themartinezbroz>



UK BASSLINE / NEW SCHOOL BREAKS

3. REDUX
'Freaks Show EP'
(Expressillon)
<http://www.myspace.com/redux14>



4. TIM HEALEY vs CALVERTRON
'Back 2 The Ghetto'
(Surfer Rosa)
<http://www.myspace.com/surfersarecords>



5. TAMBOUR BATTANT
'On The Ground EP'
(Expressillon)
<http://www.myspace.com/tambourbattant>



DUBSTEP

6. SCUBA
'Triangulation'
(Hotflush)
<http://www.hotflushrecordings.com>



7. JOKER
'Trot'
(Kapsize)
<http://www.myspace.com/kapsizerecordings>



8. HEADHUNTER & DJUNYA / DJG & XI
'El Presidente / Putney Says'
(Surefire Sound)
<http://www.surefiresound.com>



9. EPROM / ESKMO
'Hendt / Lands And Bones'
(Warp)
<http://warp.net>



On place un bout de plastique noir d'une rondure parfaite sur la platine et on appuie sur start... Du diamant s'échappe un délice sonore dont vos enceintes acoustiques et vos oreilles se délectent. Le premier disque qui nous intéresse nous est proposé par sieur **KARL MOESTL**, qui nous enchante avec son 'Electric Wood EP'. L'homme nous propose une tech house sophistiquée, sans être intellectualisante, classe mais pas ronflante. Ainsi Karl démontre avec brio qu'il est possible de faire danser sans tomber dans la facilité et à contrario, découvrir une musique léchée sans être trop précieuse ou hermétique. Pas évident à relever comme défi... pourtant Karl y est parvenu ! Selon nous, ce gaillard peut prétendre avoir atteint le niveau de certains maîtres du genre, comme Carl Craig, Reelocoe, Dave Angel, Herbert... Ses rythmes en 4x4 sont épiques d'un perpétuel jeu de percussions syncopées, qui rendent le groove moins linéaire, en induisant un swing irrésistible. Une voix très soul vient de temps à autre humaniser cet univers synthétique et ce, notamment dans le brillant 'So Let Go - feat. Farina Miss', dont vous trouverez 2 autres versions sur cet EP 6 titres. Excellent disque de tech house, vous l'aurez compris ! *** Sans transition, allons voir un peu ce qui se passe au niveau des basslines sounds, chers à la scène UK. Calons-nous un disque paru chez (Expressillon), signé par **REDUX** et intitulé 'Freaks Show EP'. Ce maxi s'ouvre sur un 'Bouncing Pigs' peu inspiré, fusionnant électro, house et breakbeats de manière trop convenue. Les choses deviennent nettement plus intéressantes, avec le deuxième morceau, 'Crisolia', basé sur un breakbeat implacable, soutenu par une sub bass bien lourde, au dessus de laquelle REDUX s'est bien amusé avec des samples de fanfares des Balkans. Du breakbeat giant donc, qui amène bonne humeur et envie de danser jusqu'aux petites heures. Cette influence "gipsy" se confirme sur 'Bassline Circus', le troisième morceau du disque et ce n'est pas pour nous déplaire. Ici le beat tient plus du halfstep que du pur breakbeat, mais ce mélange de cultures fonctionne très bien. Quand accordéon et basslines virtuelles font bon ménage, contrairement à toute attente ! *** Un album pour suivre, décliné en 3 vinyls, intitulé 'Triangulation' et composé par le prolifique SCUBA. On ne présente plus cet anglais, expatrié à Berlin, ville de laquelle il nous a déjà pondu un premier album du nom de 'A Mutual Antipathy', que nous avions d'ailleurs critiqué en temps et en heure dans cette même rubrique. Producteur talentueux, dj de renom et patron du mythique label dubstep Hotflush, Paul Rose aka Scuba repousse ici les barrières stylistiques encore un peu plus loin. 'Triangulation' brasse donc des influences telles que le dubstep, le 2 step, la techno, l'electronica, l'ambient... pour se concrétiser en un doux voyage sonore, mais sacrément dansant. Il fut un des premiers, avec des gens comme Peverelist ou 2562, à injecter les sonorités de Detroit dans le dubstep, alors encore centré sur Londres et Bristol et il ne manque pas de taper sur ce côté avec ce nouvel opus. Ainsi l'univers de Scuba ne surprendra pas les fans, par contre les différents tempos et structures rythmiques risquent de les étonner. Ainsi et de manière générale, on peut dire que l'hégémonie du 140 bpm dans le dubstep tend à s'étouffer, au même titre que les producteurs d'ailleurs, las de toujours exploiter cette vitesse d'exécution. Sur cet album, vous aurez du 4x4 binaire grâce à 'On Deck', ou encore du downtempo façon trip hop, notamment sur 'So You Thin You Are Special'; voire du brokenbeat tripping sur le très dansant 'You Got Me'; sans oublier le 2 step avec 'Latch' ou 'Lights Out'. Nous concluons en tirant notre chapeau à cet artiste, qui réussit haut la main l'exercice du second album, là où d'autres essaient encore d'écouler les exemplaires de leur premier LP fort peu inspiré.



Fonder un label – uniquement vinyle, svp – principalement fondé sur des field recordings ramenés d'Indonésie (mais pas uniquement), vous accepterez facilement l'idée que l'expérience est insolite. La surface des choses étant plus que jamais trompeuse, les quatre productions de la maison belge (et oui) chroniquées en cette rubrique développent chacune une personnalité propre, tout en maintenant un cap artistique commun. Largement de quoi nous faire baver avant les trois prochaines sorties de l'officine bruxelloise prévues pour cette année. Le vol pour Jakarta est annoncé porte 250, nombre de copies de chacune des quatre productions.

INI.ITU Au son du gamelan



Acteur insolite de la scène micro-tonale, l'artiste sonore et compositeur Kraig Grady – dites Anaphoria – inscrit sa démarche à tâtons entre les échos minimalistes de LaMonte Young et l'Indonésie muse de Steve Reich. Version libéracoustique du calme électronique version Seefeel dépourvu de ses oripeaux rock (l'amplification, les percussions), la présence musicale de l'Américain exilé en Australie tangué sur un fil fébrile et imaginaire. Minimale incontestablement, la démarche de Grady déroule le fil de l'utopie qui rejoint parfois l'enchantement luxuriant de Francisco López capté sur un enregistrement de zoviet**france. Inventeur de l'île fictive d'Anaphoria dont il a tiré son nom d'artiste. Grady imprime les pages de ses rêves instrumentaux au gré de ses fantaisies. Créateur d'instruments volumineux – ils rendent difficiles l'exécution publique de ses œuvres, l'autoproclamé ambassadeur nord-américain de l'île d'Anaphoria nous présente trois de ses récents travaux. Enveloppé dans une draperie nocturne et rituelle, le trio (deux titres en face A et un en face B) parcourt une vallée chaleureuse et humide. Telle une aventure inaltérée où la surprise guette le moindre son de cloche, la chaleur humaine qui s'en dégage incite à la méditation autour des géants végétaux, amusés de notre faible condition.

Un LP : Anaphoria – 'Footpaths And Trade Routes' (ini.itu)



Personnage vénéré en cette rubrique, notamment grâce à sa magnifique collaboration avec l'Australien Lawrence English sur le label français Baskaru ('HB', un de nos tops de l'an dernier), Francisco López donne à chaque instant l'œuvre ultime de sa

Texte : Fabrice Vanoverberg

plonger corps et âme dans la poésie sonore de ses moments captés en divers lieux du globe. Après les vibrations volatiles enregistrées au Costa Rica de l'an dernier, l'artiste sonore espagnol a magnifiquement retravaillé les archives ramenées d'Indonésie, transformées en des séquences absolument étonnantes de vies humides – les gouttes de pluie scintillent dans les oreilles – et de dynamisme chaotique. Très variées, les deux faces du disque vinyle explorent mille et une facettes de l'archipel aux confins de l'Asie du sud-est. Visions hallucinées de la vie extérieure d'une métropole qu'on imagine grouillante, climat humide équatorial qui fait passer notre drache nationale pour un pipi de moineau ou échos insectivores au bord de l'océan, les multiples field recordings de López brossent un tableau luxuriant qui donne bigrement envie de boucler ses valises. A contrario, la face B, nettement plus abstraite, dissèque électriquement l'instrument indonésien national (le gamelan) dont il ne reste qu'une vision spectrale et désincarnée. Aboulie et mystérieuse, gagnant en intensité au fil des minutes, la démarche rejoint une des plus fameuses œuvres de l'artiste libérique, son 'Untitled #104' où il passait à la moulinette le doom metal pour n'en conserver que des fragments éparés, tel un puzzle insoluble.

Un LP : Francisco López – 'Untitled #228' (ini.itu)



Le nom l'indique, Twinkle* est un trio tout sauf composé de manchots – sur qui les années ne semblent avoir aucune prise. Entre collaborateur de Jah Wobble (Clive Bell, également aperçu aux côtés de Brian Eno), ami d'Evan Parker (David Ross, une des idoles du Wire) et compositeur/improvisateur de haut vol (Richard Scott), Twinkle* a tout des allures du super groupe ultra indie. Le ramage valant très largement le plumage, on est tout sauf déçu à l'écoute de leur 'Let's Make A Solar System'. Davantage mélodique que les autres productions du label ini.itu, leur disque intègre des instruments acoustiques inusités (une flûte japonaise, un trémolo hawaïen) à un séquençage analogique sur fond de lignes de basses dub. Évidemment à des années-lumière du tout venant electronica, leur démarche demande toutefois un certain sens de l'introspection tonale. Vivace sans être pressée, leur démarche n'est heureusement guère monotone. Évitant tout exotisme de pacotille, les instruments acoustiques s'intègrent avec conviction à la modernité, et quitte à heurter les réfractaires de tout mauvais poil, leur manière promet de beaux lendemains à quiconque reviendra sur ses pas bombés.

Un LP : Twinkle* – 'Let's Make A Solar System' (ini.itu)



Toute première sortie de la maison ini.itu, 'Whether that will...' date de 2008 – oui, déjà. En toute honnêteté, elle est aussi la moins convaincante des quatre sorties présentées dans ce Love On The Bits du mois. Repasant sur une superposition de couches sonores travaillées sur de longues périodes – d'où la référence à l'archéologie dans l'interminable titre, les sonorités ont ensuite été soumises à une série de distorsions, analogiques et numériques, qui lui donnent son cachet frissonnant de toundra automnale. Terriblement référencée – ses auteurs se revendiquent de l'héritage de Iannis Xenakis, la patte du mystérieux combo laisse de marbre, en dépit d'un matériau sonore de base identique à celui retravaillé par Francisco López – et pour cause, c'est Blindhæð qui les a fournies. L'expérience ne dépassant pas le stade d'une seule face de vinyle, rien ne vous empêche d'écouter pour nous prouver que nous avons le plus grand tort.

Un LP : Blindhæð – 'Whether that will make people want to become archeologists, we'll have to see' (ini.itu)

Texte : Daniel Franco - Photo : www.siliconcorner.be

LA PETITE MUSIQUE DE JEAN-LUC GODARD

Vient de paraître, sous la signature d'Antoine de Baecque, une monumentale biographie de Jean-Luc Godard. Près de mille pages pour raconter le parcours d'un talent dont la seule constante aura été de ne l'en montrer aucune. Ce renouvellement incessant est le signe du génie. Mais derrière le génie inaisissable, il y a l'homme tortueux. Amours, amitiés, collaborateurs, contrats : rien ni personne n'aura échappé à la psychologie du monteur, qui est d'ignorer les médiations entre « coller » et « couper ». Cette règle comporte cependant une notable exception. Depuis une quarantaine d'années en effet – de Jusqu'à la victoire (1969) jusqu'à Notre musique (2004) – Jean-Luc Godard apporte à la cause palestinienne un soutien indéfectible. A peine ai-je écrit ces mots, cause palestinienne, que je me ravise. L'oppression est-elle univoque ? Désigne-t-elle aujourd'hui la même chose pour tous ceux qui la revendiquent ou s'en réclament ? A mes yeux, ce qu'on appelle « cause palestinienne » s'apparente à une ligne qu'on peut tracer entre deux points. Le point de départ est l'expulsion massive des Palestiniens au cours de la guerre d'indépendance en 1948. C'est ce que j'appellerai le moment du tort. Le point d'arrivée, qui ne cesse hélas de se dérober, consisterait dans la réparation du tort,



c'est à dire la création d'un Etat palestinien indépendant et souverain. Entre le point de départ et le point d'arrivée, la ligne traverse un point médian, qui marque les conquêtes de guerre de 1967, c'est à dire l'annexion par Israël de ce qu'on appelle généralement les « territoires occupés ». Dans la syntaxe aujourd'hui en vigueur, tant dans les institutions que droit international que dans le journal ou la conversation courante, la solution du problème palestinien est identifiée à l'aboutissement d'un processus qu'on appelle « processus de paix ». Bien que des divergences tenaces existent sur le partage de Jérusalem et le retour des réfugiés, le principe général en est très largement adhérisé d'un côté comme de l'autre. Ce principe général tient en quelques mots : des terres contre la paix. Cela signifie qu'en échange des territoires occupés et de la possibilité d'y édifier leur Etat, les Palestiniens et par ricochet le monde arabe tout entier s'engagent à sortir de l'état de guerre déclaré ou latent qui définit la relation à Israël depuis plus de 60 ans. Je résume : dans la très grande majorité des cas, défendre la cause palestinienne signifie aussi défendre la cause de la paix, pas une paix arbitraire et imposée, mais la paix telle que nous venons d'en dessiner les contours, c'est à dire une paix négociée et consentie d'un commun accord.

Dans l'esprit de Jean-Luc Godard – en témoignage de nombreux entretiens ainsi qu'une scène de Notre musique – la cause palestinienne obéit à une tout autre configuration. Godard en effet ne s'empêche nullement de tracer une ligne entre le tort et la réparation du tort. Ce qui l'intéresse n'est pas la réversibilité de la terre confisquée en terre restituée ou des guerres déclarées en paix proclamée. A la réversibilité des tragédies, Godard préfère leur simple permutation. Peu lui importe au fond qu'un jour Israéliens et Palestiniens puissent vivre côte à côte et en paix. Ce qu'il aime par dessus tout ce croque-mort masqué, ce n'est pas la paix qui s'installe et qui dure, c'est la malédiction qui se travestit et ce faisant s'éternise. L'idée qu'en effet Godard répand dans l'époque comme un gaz, c'est qu'en 1948, les Palestiniens auraient revêtu l'antique malédiction juive, qui est l'état de victime absolue, tandis que les Israéliens auraient épousé la vocative contraire, qui est celle du nazi. Or il faut bien voir que l'assimilation des Israéliens à des nazis et des Palestiniens aux Juifs des années 1940 ne peut avoir sur l'idée de paix qu'une double incidence, qui est de la rendre tout à la fois impossible et indésirable. A des nazis, en vérité, il convient seulement de livrer une guerre sans merci. C'est pourquoi le soutien à la cause palestinienne tel qu'il s'exprime chez Jean-Luc Godard ne signifie rien d'autre au bout du compte qu'un appel à la destruction d'Israël. Est-ce le son familier de cette ritournelle qu'il appelle « notre musique » ?